

Présentation. Mme d'Arconville (1720-1805): récit de soi et discours sur la science au siècle des Lumières

MARC ANDRÉ BERNIER *et* MARIE-LAURE GIROU SWIDERSKI

[J]ai de tout temps été difficile à amuser, ne pouvant m'occuper dès ma plus tendre enfance qu'à travailler de tête.

Mme d'Arconville, ‘Sur moi’

Lorsqu'elle meurt en 1805, Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville laisse une œuvre considérable, foisonnante et hétérogène. Si cette diversité exprime la vaste étendue de ses champs d'intérêt, elle la distingue aussi de la plupart des autres femmes de lettres du dix-huitième siècle, puisqu'à l'étude ‘de la morale, de la littérature et des langues’, Mme d'Arconville aura toujours joint celle, bien plus inattendue, ‘de la physique et de la chimie’, comme l'observe en 1804 le *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises*.¹ Lorsqu'au terme d'une très longue vie, cette femme de lettres et de science revient sur ce qu'elle-même appelle ‘l'histoire de [sa] tête’, les anecdotes qu'elle rapporte inscrivent dans une généalogie remontant à l'enfance cette curiosité encyclopédique et cette activité éclectique qui la portaient tantôt à écrire des vers ou des pensées morales, tantôt à entreprendre ses premières expériences de chimie.² De même, quand elle décide de regrouper en sept volumes ses traductions, tous ses précédents ouvrages et quelques inédits, ses *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (1775-1776) annoncent et résument, par leur titre même, le parcours de cette femme savante et de cette écrivaine polygraphe qui devait sans cesse passer de la plume à la cornue. C'est ainsi que, dans le domaine des lettres, elle aura cultivé presque tous les genres, à commencer par celui de l'essai, avec notamment des ouvrages conçus dans le sillage des moralistes du Grand Siècle, qu'il s'agisse de ses *Pensées et réflexions morales* (1760) ou encore de traités comme *De l'amitié* (1761) et *Des passions* (1764), souvent réédités et même attribués à Diderot par leur traducteur

1. Fortunée B. Briquet, *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France* (Paris, 1804), p.13.
2. Voir, ci-dessous, ‘Histoire de mon enfance’, p.58-59, et ‘Sur moi’, p.81.

allemand.³ Historienne, elle fait paraître trois biographies dont l'ambition morale illustre la conception classique de l'histoire comme école de vie, tout en s'appuyant sur une méthode qui, comme elle l'écrit elle-même dans la préface à son *Histoire de François II* (1783), invite à douter des récits ‘qui ne nous sont transmis qu'au bout de plusieurs siècles’, à leur préférer souvent ‘les pièces mêmes conservées dans les Archives’, à faire usage, dans tous les cas, de cet ‘esprit critique qui doit servir de boussole à tout homme qui entreprend d'écrire l'histoire’.⁴ Si cette méthode permet d'éviter de ‘ranger l'histoire dans la classe des romans’, ce sens éminemment moderne de la critique des sources côtoie pourtant en permanence, chez Mme d'Arconville, la tentation de la fiction. Aussi est-elle également l'auteure de deux romans, *L'Amour éprouvé par la mort* (1763) et les *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt* (1767), titres auxquels s'ajoutent ses très nombreuses traductions d'œuvres romanesques, telles les *Lettres d'un Persan en Angleterre* (1770) de George Lyttelton, ou encore dramatiques, tel le célèbre *Opéra des gueux* (1767) de John Gay, sans compter plusieurs petites pièces restées inédites.⁶ A ce travail de passeur culturel correspond, dans le domaine des sciences de la nature, la traduction de deux importants ouvrages de savants anglais. Le premier est le *Traité d'ostéologie* (1759) d'Alexander Monro, qu'elle enrichit de nombreuses planches;⁷ le second, les *Leçons de chimie* (1759) de Peter Shaw, qu'elle fait précéder d'un long discours préliminaire qui, comme l'a souvent souligné la critique, ‘constitue une remarquable histoire de cette science’⁸ et dont Margaret Carlyle, plus loin dans cet ouvrage, met en

3. Voir *Des Herrn Diderot Moralische Werke* (Francfort et Leipzig, Hermann, 1770), t.1 (‘Abhandlung von der Freundschaft’, trad. de *De l'amitié*) et t.2 (‘Abhandlung von den Leidenschaften’, trad. de *Des passions*).
4. Marie Geneviève Charlotte Thiroux d'Arconville, *Histoire de François II, roi de France et de Navarre, suivie d'un discours traduit de l'italien de M. Suriano, ambassadeur de Venise en France, sur l'état de ce royaume à l'avènement de Charles IX au trône* (Paris, Belin, 1783), p.xv et xvi. Deux autres ouvrages historiques avaient précédé cette *Histoire*: une *Vie du cardinal d'Ossat* (Paris, Herissant le fils, 1771) et une *Vie de Marie de Médicis* (Paris, Ruault, 1774); sur ces textes, voir Nicole Pellegrin, “Ce génie observateur”: remarques sur trois ouvrages historiques de Madame Thiroux d'Arconville, dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, éd. Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen (Paris, 2011).
5. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Histoire de François II*, p.xv.
6. Voir, notamment, ‘L'héroïsme de l'amour, drame’, conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Archives et collections spéciales, collection Charles-Le Blanc, PQ 2067 .T28 A6 1800, *Pensées, réflexions et anecdotes*, 12 vol. (dorénavant *PRA*), vol.8, p.292-362, et les ‘Lettres de Koangti Kao, Chinois, à un de ses amis’, *PRA*, vol.12, p.344-458.
7. Sur cet ouvrage, voir surtout Nina R. Gelbart, ‘Splendeur et squelettes: la “traduction” anatomique de Madame Thiroux d'Arconville’, dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, éd. Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen (Paris, 2011).
8. Elisabeth Badinter, ‘Préface. Lever le voile de l'anonymat’, dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, p.9.

évidence le rôle qu'il a joué dans l'histoire des sciences naturelles.⁹ Enfin, son propre *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (1766) révèle ses qualités de chimiste et, plus précisément, d'expérimentatrice. Comme le souligne Elisabeth Bardez dans les pages qui suivent, 'le choix de son sujet de recherche et l'ambition scientifique exprimée dans la préface traduisent' d'autant plus 'sa hauteur de vue' que la 'conclusion qu'elle tire de ses résultats est juste':¹⁰ le 'contact avec l'air extérieur'¹¹ est, bien sûr, ce qui favorise la décomposition des matières organiques. En somme, comme l'affirmait dès le dix-neuvième siècle la *Biographie nouvelle des contemporains*, 'science, histoire, morale, littérature, tout était de son ressort',¹² ce qui fait assurément de Mme d'Arconville l'une 'des femmes les plus instruites' du dix-huitième siècle, tant et si bien que ses 'nombreuses productions obtinrent, de son vivant, beaucoup de lecteurs par leur seul mérite'.¹³

A ces 'nombreuses productions' ou, pour reprendre l'expression de Mme d'Arconville elle-même, à cette 'histoire de [s]a littérature'¹⁴ répond celle d'une vie, d'ailleurs beaucoup mieux connue depuis la découverte récente de ses textes autobiographiques.¹⁵ Née en 1720 à Paris, Marie Geneviève Charlotte était la fille d'un riche fermier général, André Guillaume Darlus (1683-1747), et de Françoise Geneviève Gaudicher de la Helbardièvre (1688-1725), fille d'un notaire royal d'Angers. Dans 'Histoire de mon enfance', dont nous éditons ici le manuscrit pour la première fois, Mme d'Arconville raconte, sur un ton enjoué et galant, les amours si longtemps contrariées de ses parents, puis leur mariage, leur bonheur et sa naissance, celle d'un 'petit être [...] reçu avec un plaisir proportionné à celui que ressentirent les deux époux' qui, 'après dix-sept ans de désirs, [...] obtenaient la permission de lui procurer l'existence'.¹⁶

9. Voir, ci-dessous, Margaret Carlyle, 'Entre le *Traité d'ostéologie* et les *Leçons de chimie*: Mme d'Arconville, traductrice des Lumières', p.183-210.
10. Voir, ci-dessous, Elisabeth Bardez, 'Mme d'Arconville a-t-elle sa place dans la chimie du XVIII^e siècle?', p.161-82.
11. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* (Paris, Didot le Jeune, 1766), p.546.
12. Antoine-Vincent Arnault *et al.*, *Biographie nouvelle des contemporains* (Paris, 1827), t.1, p.235.
13. Antoine-Alexandre Barbier, *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus* (Paris, 1820), t.1, p.39. Pour une bibliographie complète et précise, on se reporterà à P. Bret, en collaboration avec Emilie Joly, 'Corpus des œuvres de Madame d'Arconville', dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*.
14. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', *PRA*, vol.5, p.169-225.
15. Voir, en particulier, Marie-Laure Girou Swiderski, 'La présidente d'Arconville, une femme des Lumières?', dans *Madame d'Arconville, 1720-1805: une femme de lettres et de sciences au siècle des Lumières*, biographie réécrite à partir de ces nouvelles sources.
16. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', p.38.

Hélas, sa mère meurt bientôt: mademoiselle Darlus n'a pas encore cinq ans et, si elle est ‘trop enfant pour sentir la perte affreuse’¹⁷ qu’elle fait, son père reste inconsolable et vit désormais ‘très retiré’.¹⁸ Cet époux éploré devait même, rapporte Mme d’Arconville, laisser ses rideaux ouverts, quand il se couchait, dans l’espoir que son épouse ‘viendrait lui parler, quoiqu'il ne crût pas assurément aux *revenants*, mais qu'il se faisait cette illusion pour charmer sa douleur’.¹⁹ Pour échapper à la tristesse de cette maison à jamais endeuillée – elle revient très souvent sur l’ennui qu’elle éprouve au cours de cette période de sa vie –, elle souhaite se marier jeune²⁰ et c’est ainsi qu’en 1735, elle épouse Louis Lazare Thiroux d’Arconville, conseiller au parlement de Paris, puis président de l’une des chambres des enquêtes. Elle a alors quatorze ans et, lui, vingt-deux; à vingt ans, la présidente d’Arconville aura déjà eu ses trois enfants: Louis Thiroux de Crosne, appelé entre autres à devenir rapporteur au procès de réhabilitation des Calas et lieutenant général de police de Paris à la veille de la Révolution, et ses deux frères, Louis Lazare Thiroux de Gerville et Charles Victor Thiroux de Mondésir, qui embrasseront l’un et l’autre la carrière des armes.

Au demeurant, au cours de ces premières années de mariage, la présidente d’Arconville mène la vie des jeunes femmes de sa condition, fréquentant le théâtre et l’opéra, dont elle raffole, lisant les romans à la mode, tenant salon et composant même ‘une tragédie sur la mort d’Amurat’.²¹ Dans sa vingt-deuxième année, cependant, sa vie bascule. La variole lui fait craindre une mort prochaine, l’épargne pourtant, et cette expérience terrible de la maladie, que la sagesse classique invite à éprouver comme un *memento mori*, décide de la réforme de sa vie. En d’autres temps, elle aurait pu devenir dévote, d’autant qu’elle était déjà profondément croyante; au siècle des Lumières, toutefois, elle se fera savante. Aussi étudie-t-elle tour à tour l’anglais et l’italien, puis l’anatomie, la physique et la chimie, fréquentant des cours de médecine et ceux du Jardin du Roi, et se liant avec des philosophes et des savants, qu’il s’agisse de Diderot ou de chimistes comme Rouelle, Poulletier de La Salle et Macquer, dont elle était très proche, d’un botaniste comme Jussieu ou encore de l’historien Bréquigny.

17. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Histoire de mon enfance’, p.40.

18. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Histoire de mon enfance’, p.45.

19. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Histoire de mon enfance’, p.45.

20. Voir M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Des souvenirs’, p.340: ‘Je désirais ardemment de me marier pour sortir de la solitude où je vivais.’

21. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Amurat, tragédie en cinq actes, en vers’, *PRA*, vol.12, p.3-

127. Voir également ‘Histoire de ma littérature’, p.177.

C'est au sein de ces réseaux d'amitié et de savoir que s'inscrit l'activité intellectuelle de Mme d'Arconville. Ils en modulent l'intensité et rythment les temps, comme le donne à penser ce passage tiré d'*'Histoire de ma littérature'*, texte où elle se raconte en multipliant ces descriptions si caractéristiques de sa pratique des lettres et de la science :

j'appris l'italien et l'anglais. [...] M'étant assez perfectionnée dans cette dernière langue, j'entrepris la traduction des *Avis d'un père à sa fille*, par milord Halifax, qui me donna beaucoup de peine [...]; cependant j'en vins à bout, et un de mes amis [...] qui savait très bien l'anglais, l'ayant lu avec la plus grande attention, me dit que je pouvais le faire imprimer; j'avoue que j'en fus transporté²² d'aise. [...] Ce petit ouvrage parut en 1756.

L'envie extrême que j'avais de m'instruire me fit désirer d'apprendre l'anatomie [...]. Comme j'avais pour ami l'homme, peut-être, le plus savant dans ce genre, ainsi que dans la médecine et toutes ses branches (aussi le roi disait-il qu'il était le premier médecin de son royaume), il voulut bien me servir de maître. [...]

Quoique j'eusse beaucoup de goût pour l'anatomie, il m'en prit un pour le moins aussi vif pour la chimie, ce qui me fit un peu négliger le premier, parce que je me livrai entièrement au second; en conséquence, je fis un cours chez le fameux Rouelle et établit un très joli laboratoire à Crosne, où je travaillais avec deux amis qui m'instruisaient, parce qu'ils étaient très bons chimistes.²³

Des réseaux que tisse Mme d'Arconville au gré de ces goûts successifs, on serait parfois tenté de tirer les principes d'une périodisation en fonction de laquelle ses publications se répartiraient en quatre grandes périodes. Il y aurait d'abord le temps des œuvres morales, puis celui de la production scientifique, auquel aurait succédé le temps de la fiction et, enfin, celui de l'histoire; mais les enjambements sont constants entre ces différentes séquences.²⁴ C'est ainsi qu'au cours d'un intervalle de quelques années, entre 1764 et 1766 par exemple, elle fait paraître un essai de réflexion morale (*Des passions*), plusieurs traductions de l'anglais, soit de poésies (*Henry et Emma* de Matthew Prior) soit de textes critiques (*l'Essai sur la poésie* de John Scheffield), sans oublier son *Essai sur la putréfaction*, qu'elle avait 'été dix ans à [...] terminer, parce qu'il est composé de trois cents expériences qui ont demandé beaucoup de temps'.²⁵

Ces recherches étendues, où se côtoient et s'entremêlent philosophie morale et histoire, anatomie et chimie, critique littéraire et poésie, cette activité foisonnante, inscrite au cœur de la dynamique des transferts

22. On remarque le masculin; même dans un texte qu'elle n'entend pas publier, Mme d'Arconville conserve l'habitude de revêtir une identité masculine, contractée dans le reste de son œuvre pour protéger son anonymat.

23. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.180-89.

24. Voir M.-L. Girou Swiderski, 'La présidente d'Arconville', p.25.

25. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.194.

culturels franco-britanniques et de vastes réseaux de sociabilité savante, bref, la vitalité intellectuelle de ces années si fécondes semblent pourtant se conclure, durant les deux dernières décennies du siècle, sur l'expérience de la solitude et du silence. Il y a bien sûr le décès de quelques-uns de ses proches: son mari meurt en 1789 et, dès 1767, Thiroux d'Espersenne, son beau-frère bien-aimé. Il y a aussi l'âge, ce qui fait dire plaisamment à Mme d'Arconville 'qu'à soixante ans, il était prudent de faire trêve aux ouvrages imprimés', de manière à s'éviter l'humiliation qu'éprouva même le grand Corneille, dont le public reçut les dernières pièces en s'exclamant: 'L'Agésilas, hélas! mais après l'Attila, holà!'.²⁶ Il y a surtout la Révolution, marquée par l'épreuve de l'emprisonnement pendant la Terreur, l'émigration de son dernier fils, Mondésir, l'exécution de son aîné, Thiroux de Crosne, et de son beau-frère, Angran d'Alleray, sans compter celle de plusieurs de ses amis. Plus généralement, avec la disparition brutale de la société d'Ancien Régime se délitent à jamais les réseaux au sein desquels s'était épanouie son œuvre et se défait, sans retour possible, le monde qui avait été le sien.

Dans l'édition que nous en proposons, le lecteur pourra d'ailleurs lire, pour la première fois depuis deux siècles, le récit précis et passionnant que fait Mme d'Arconville des épisodes les plus douloureux de la Révolution: les perquisitions qu'elle subit, son incarcération au cours du printemps et de l'été 1794, à Saint-Lazare, puis à Picpus où elle retrouve sa sœur et plusieurs des membres de sa famille, la vie qu'on y mène, avec ses ennuis, ses calculs et ses brimades, la chute de Robespierre enfin, qui la sauve d'une mort certaine à laquelle elle s'était calmement résolue. À sa sortie de prison, le récit s'achève brusquement sur cette dernière remarque: 'Les douleurs inouïes que je souffre [...] ne font qu'augmenter tous les jours, et je ne crois pas qu'il [y] ait d'être au monde plus malheureux que moi. C'est dans cette cruelle situation que je termine ce que le peu d'amis qui me reste pourra lire avec intérêt.'²⁷

A la lecture de ces lignes écrites au seuil du dix-neuvième siècle, on s'aperçoit que ni l'âge ni la Révolution n'auront pu faire renoncer Mme d'Arconville à l'écriture. De fait, l'histoire de sa littérature ne s'interrompt pas en 1783, année où paraît son dernier ouvrage, *l'Histoire de François II*. Aux nombreux imprimés qu'elle avait publiés sous le sceau de l'anonymat et que lui ont attribués ses contemporains ou la recherche universitaire actuelle s'ajoute désormais tout un corpus formé de manuscrits écrits après la Révolution, restés inédits et, jusqu'à ce jour, entièrement oubliés et ignorés. Certes, la critique du dix-neuvième siècle en avait soupçonné l'existence. En 1827, la *Biographie nouvelle des*

26. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de ma littérature', p.216.

27. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur moi', p.95.

contemporains signale: ‘Madame d'Arconville a laissé de nombreux manuscrits’.²⁸ De même, Barbier observe que, malgré la ‘multitude d'ouvrages livrés à l'impression, cette dame a laissé en mourant beaucoup de manuscrits’.²⁹ Dans ses *Notices et observations à l'occasion de quelques femmes de la société du XVIII^e siècle*, Hippolyte de La Porte fournit encore ces quelques précisions: ‘Près du dernier terme, elle [Mme d'Arconville] écrivait encore des souvenirs, tels que ceux qui composent un recueil qu'elle a laissé en mourant à M. Gosselin [un ami géographe] et dont M. Gence se propose de former des *Mémoires*, bien autrement complets que cette notice’.³⁰ Ce projet de l'archiviste et éditeur Jean-Baptiste-Modeste Gence ne devait pas avoir de suites; en 1863, un catalogue imprimé, établi par le libraire Claudin, mentionne ces manuscrits, puis, au-delà de cette date, leur trace se perd si bien que, comme l'observe le *Dictionnaire des lettres françaises du XVIII^e siècle*, le vingtième les aura généralement considérés ‘comme perdus’.³¹ Leur histoire, toutefois, devait avoir une suite inattendue à la faveur de leur redécouverte improbable, d'ailleurs émaillée de nombreuses péripéties assurément dignes de toutes les histoires de manuscrits trouvés dont les romanciers du dix-huitième siècle ornaient jadis leurs préfaces. Sans insister sur les détails de cette passionnante aventure, rappelons seulement qu'au seuil du vingt-et-unième siècle, ces manuscrits passèrent de l'Angleterre à l'Île Maurice, où un antiquaire, soucieux de les faire authentifier, devait se mettre en relation avec Marie-Laure Girou Swiderski, puis nous en céder une copie numérisée en 2007,³² avant que les Archives et collections spéciales de l'Université d'Ottawa n'en acquièrent finalement les originaux en 2012.

Avec ses quelque 5 000 pages réunies en douze volumes, cet imposant

28. A.-V. Arnault *et al.*, *Biographie nouvelle des contemporains*, t.1, p.235.

29. A.-A. Barbier, *Examen critique*, t.1, p.43.

30. Hippolyte de La Porte, *Notices et observations à l'occasion de quelques femmes de la société du XVIII^e siècle* (Paris, 1835), p.27. Notons que l'auteur y fait des allusions précises à certains passages des manuscrits autobiographiques de Mme d'Arconville, auxquels il avait manifestement pu avoir accès; en effet, il évoque aussi bien un passage relatif à la confiance qu'elle avait malencontreusement accordée aux assignats (voir p.24 et, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur moi’, p.95, n.100) que l'intérêt tout particulier qu'elle avait pris à la lecture de *Dom Carlos* (voir p.30 et, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Histoire de mon enfance’, p.70).

31. ‘Arconville, Marie Geneviève Charlotte d'Arlus, [...] Thiroux d’, dans *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVIII^e siècle*, éd. François Moureau (Paris, 1995), p.81.

32. Sur ces différents épisodes, voir ‘Un précieux manuscrit inédit acquis par un Mauricien’, article paru le 16 janvier 2009 dans le journal *Le Mauricien*. Qu'il nous soit permis de rendre hommage ici à la mémoire de monsieur Ramakrishma Rao Gooriah, antiquaire et collectionneur de Curepipe, dont on pourra mieux connaître le rôle décisif qu'il a joué dans la découverte des manuscrits de Mme d'Arconville en consultant l'éloge publié dans le même journal, le 16 janvier 2013.

massif regroupe, sous le titre de *Pensées, réflexions et anecdotes*, plus de deux cents essais écrits entre 1801 et 1805, autrement dit, au cours des quatre dernières années de la vie de l'auteure. Mais voici en quels termes Mme d'Arconville, qui ne destinait pas ces textes à la publication, raconte les circonstances qui l'ont déterminée à s'engager dans un ultime projet d'écriture :

il y a dix-huit mois qu'une de mes petites-nièces, me voyant triste et mélancolique, surtout depuis deux ans que l'affaiblissement de ma vue m'a privée de toute lecture, touchée de mon état, a cherché les moyens de m'en tirer. Elle me dit un jour qu'ayant une mémoire peu commune, je pourrais mettre par écrit tous les faits qu'elle me rappellerait et y ajouter les réflexions que mon imagination, qui est malheureusement encore fort vive, me procurerait. J'ai suivi son conseil et j'ai composé depuis ce temps-là près de cinq volumes, de quatre cents pages chacun, de tout ce que mes antiques souvenirs ont pu me fournir.³³

A vrai dire, ces ‘antiques souvenirs’ étaient appelés à s'épanouir dans une multitude de textes très divers, qu'il s'agisse de récits autobiographiques (‘Histoire de mon enfance’) ou de portraits de contemporains (‘Anecdote sur Mademoiselle de Tencin’); mais aussi d’œuvres d’imagination (‘Amurat, tragédie’) ou d’essais s’intéressant soit à la littérature (‘Sur les romans’) et à l’histoire (‘Sur l’étude de l’Histoire’), soit à l’analyse morale (‘Sur l’inconstance en amour’) et aux sciences (‘Sur la médecine’), ou encore à la philosophie (‘Sur le préjugé’).³⁴

L’intérêt incontestable que représente cet ensemble tient notamment au nombre considérable de textes qui s’y trouvent rassemblés et dont la diversité même offre un témoignage exceptionnel sur l’imaginaire littéraire et philosophique, historique et moral du siècle des Lumières au lendemain de la Révolution française. En même temps, les grands textes autobiographiques qu’on y découvre font envisager cet imaginaire au prisme de l’itinéraire intellectuel et moral d’une femme de lettres et de science qui s’y raconte avec lucidité et vivacité. Jamais encore on n’avait entendu retentir la voix d’une enfant du dix-huitième siècle aussi simplement et efficacement que dans son ‘Histoire de mon enfance’. Certes, chez Mme Roland, on retrouve parfois cette candeur, cette poésie et cette lucidité. Toutefois, seule Mme d’Arconville parvient à donner la parole à la fillette qu’elle a été, à rendre les idées et les émois, les expériences et les découvertes de l’enfance, tout en adoptant un ton dont la précision et la douce ironie expriment une volonté de savoir où s’affirme déjà le projet de faire du premier âge de la vie l’objet d’une

33. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Histoire de ma littérature’, p.223-24.

34. La table des matières de ces douze volumes a été établie et publiée par P. Bret et E. Joly, ‘Corpus des œuvres de Madame d’Arconville’, p.151-68; nous en reproduisons, en annexe, une version revue et mise à jour.

science de l'homme. Elle a deviné, comme Rousseau à la même époque, que tout est déjà joué avant sept ans. Par exemple, le ‘désir de faire et même le *besoin*³⁵ de faire et de s'exprimer, qu'elle évoque dans un texte comme ‘Sur moi’, elle l'éprouve dès ses premières années telle une ‘faim canine’,³⁶ tel un désir vital d'apprendre qui se révèle dans l'éveil de la curiosité scientifique et que manifestent tantôt la découverte de telle décoction pour guérir les blessures, tantôt celle de telle boisson, trop vite aigrie et devenue imbuvable.

Aussi l'exploration de manuscrits si riches et si captivants devait-elle bientôt conduire à un renouvellement de la critique. Songeons, par exemple, à la publication en 2011 d'un ouvrage collectif, dirigé par Patrice Bret et Brigitte Van Tiggelen, comportant une biographie et une bibliographie entièrement revues à partir du corpus manuscrit et, par conséquent, susceptible d'offrir un premier tableau d'ensemble de la personnalité intellectuelle de Mme d'Arconville. De même, dans la suite de l'ouvrage qu'on va lire, Marie-Laure Girou Swiderski poursuit une réflexion sur la cohérence de cette œuvre à la lumière des souvenirs que développe Mme d'Arconville dans les manuscrits de la fin de sa vie, dans un contexte où celle-ci y sollicite, pour ainsi dire, ‘différents types de mémoire’. Il y a d'abord ‘une mémoire professionnelle’, riche d'un savoir encyclopédique, accumulé au fil des décennies et des ouvrages historiques, littéraires ou scientifiques; puis une autre, ‘personnelle et sociale à la fois’, nourrie par une longue expérience et une existence inscrite au sein de la République des lettres européenne et de vastes réseaux de sociabilité savante; et, enfin, une ‘mémoire intime’, où se retrace une singularité de sentiments.³⁷ Or, c'est précisément cette multiplicité des mémoires à l'œuvre chez Mme d'Arconville dont nous avons cherché, dans cet ouvrage, à mieux comprendre les dynamiques complexes, de manière à rendre compte de la cohérence d'un parcours intellectuel que signalent des interactions constantes entre la pratique des lettres et celle des sciences. De fait, ces deux domaines de la production intellectuelle du siècle des Lumières gagnent à être appréhendés en fonction de leurs préoccupations communes, voire de leurs convergences, dans la mesure où seule cette perspective interdisciplinaire permet de dégager de la lecture des textes ce que Fernand Hallyn a fort justement appelé un ‘imaginaire des idées’.³⁸

Un tel projet invitait donc à tirer des manuscrits inédits de Mme

35. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur moi’, p.76.

36. L'expression apparaît, pour qualifier la métromanie de sa jeunesse, dans le préambule à ‘Amurat, tragédie en cinq actes’; voir *PRA*, vol.12, p.5.

37. Voir, ci-dessous, M.-L. Girou Swiderski, ‘Les Pensées, réflexions et anecdotes de Mme d'Arconville: un projet autarcique?’, p.99.

38. Fernand Hallyn, *Le Sens des formes: études sur la Renaissance* (Genève, 1994), p.245.

d'Arconville deux de ses grands textes autobiographiques – ‘Histoire de mon enfance’ et ‘Sur moi’ –, dont nous fournissons ici une première édition, et à les faire entrer en dialogue avec la préface de son *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*,³⁹ texte phare de son œuvre scientifique, que nous rééditons en l'accompagnant d'un important appareil critique qui en commente les références et en précise le sens. Autour de ces textes et suivant le même esprit, nous avons ensuite réuni une équipe formée de littéraires et d'historiennes des sciences, afin de croiser les regards sur ce corpus dont l'hétérogénéité fait tout l'intérêt, puisque s'y côtoient œuvres imprimées et manuscrites, traités de chimie expérimentale et écrits intimes, discours sur la science et entreprise de connaissance de soi. C'est que Mme d'Arconville a elle-même souligné à quel point ‘les idées de l'enfance contribuent plus qu'on ne croit’ à ce qu'elle appelle ‘l'histoire d[une] tête’,⁴⁰ conviant ainsi à inscrire l'étude des formes et des idées dans une généalogie qu'éclairent le récit de soi et, plus généralement, l'analyse morale.

i. Entre pessimisme anthropologique et morale de l'utilité

Chez Mme d'Arconville, la réflexion morale se souvient toujours et partout des grands moralistes du dix-septième siècle, depuis les premières publications jusqu'aux manuscrits inédits de la fin de sa vie. Comme l'affirmaient tous ses illustres prédécesseurs, ses *Pensées et réflexions morales* (1760) soutiennent donc que l'amour-propre ‘est la première et la dernière de nos passions’, qu'il s'agit même du seul véritable ‘mobile de presque toutes nos actions’.⁴¹ Au seuil du dix-neuvième siècle, elle écrit encore, dans ‘De l'amour-propre’, essai sur lequel s'ouvrent ses *Pensées, réflexions et anecdotes*: ‘Ce sentiment [d'amour-propre] est tellement enraciné en nous que le germe que nous en apportons en naissant ne fait que se fortifier avec l'âge.’⁴² Chaque fois, ces thèses, ce ton et ce style font de Mme d'Arconville une héritière: chez elle, comme chez tous les moralistes classiques, l'amour de soi et l'oubli des autres sont conçus comme des ressorts du comportement humain qui sont d'autant plus naturels que l'insensibilité, l'ingratitude ou l'égoïsme sont des vices si ancrés dans le cœur qu'ils en sont indéracinables. Dans ses *Maximes*, La Rochefoucauld observait déjà: ‘Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié’; un siècle plus tard, dans les *Pensées et réflexions morales*, on lit

39. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, p.i-xxxvi.

40. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Histoire de mon enfance’, p.46.

41. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Pensées et réflexions morales sur divers sujets* (Avignon, 1760), p.10-11.

42. M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur l'amour-propre’, *PRA*, vol.1, p.9.

toujours: ‘A juger de l’amour par un grand nombre de ses effets, on le prendrait bien plutôt pour de la haine que pour un sentiment tendre’.⁴³ Dans tous les cas, l’analyse morale conclut invariablement au triomphe universel de l’égoïsme, l’étude du cœur humain exigeant du moraliste qu’il dévoile les calculs les plus secrets de l’intérêt personnel par-delà le mensonge des vertus affichées: ‘[L]’amour-propre se déguise sous tant de formes différentes, qu’on le prend souvent même pour de la modestie’,⁴⁴ remarque ainsi Mme d’Arconville. En assimilant toutes les expressions de la modestie et, plus généralement, toute conduite vertueuse au jeu d’un comédien qui, avec une adresse et un naturel étudiés, feint des sentiments qu’il n’éprouve pas, cette posture entend illustrer une capacité de discernement impitoyable qui, à son tour, s’épanouit dans un art de la maxime désenchantée: ‘On acquiert ordinairement des défauts en avançant en âge et il est bien rare qu’on se corrige daucun’,⁴⁵ note-t-elle encore dans ses *Pensées*.

En ce sens, chez Mme d’Arconville se reconnaissent d’emblée des manières de sentir, de penser et d’écrire profondément marquées par un siècle de réflexion morale, dont la particularité consiste, comme l’a bien compris la critique actuelle, à avoir croisé le questionnement de Montaigne ‘sur le statut de l’individu avec la tradition spirituelle’ qui, issue de saint Augustin, ‘fait du moi l’objet d’un amour illégitime’.⁴⁶ En regard d’un tel contexte, le projet de connaissance de soi s’affirme, d’une part, comme l’expression par excellence de la sagesse, ne serait-ce que dans la mesure où, comme le prétend Montaigne, chacun porte en soi ‘la forme entière de l’humaine condition’.⁴⁷ Toutefois, le souci de soi, voire l’amour de soi auquel expose cette entreprise d’introspection représente, d’autre part, un péril d’autant plus alarmant qu’en lui se trahit la source dont il procède: le péché originel, qui aurait évincé l’amour de Dieu au profit, comme l’écrit Pascal, ‘de ce moi humain’ dont la nature ‘est de n’aimer que soi et de ne considérer que soi’.⁴⁸ Cette doctrine – éminemment augustinienne – de la corruption radicale du cœur devait inspirer aux moralistes une anthropologie pessimiste, fondée sur la thèse d’une perversité aussi fondamentale qu’indépassable du comportement humain et nourrissant en permanence un sentiment

43. François de La Rochefoucauld, *Réflexions ou Sentences et maximes morales* [1678], dans *Moralistes du XVII^e siècle*, éd. Jean Lafond (Paris, 1992), §72, p.141, de même que M. G. C. Thiroux d’Arconville, *Pensées et réflexions morales*, p.41-42. C'est nous qui soulignons.

44. M. G. C. Thiroux d’Arconville, *Pensées et réflexions morales*, p.11.

45. M. G. C. Thiroux d’Arconville, *Pensées et réflexions morales*, p.190.

46. Charles-Olivier Sticker-Métral, *Narcisse contrarié: l’amour-propre dans le discours moral en France, 1650-1715* (Paris, 2007), p.170.

47. Montaigne, ‘Du repentir’, *Essais* (Paris, Abel L’Angelier, 1588), Livre III, ch.2, p.351.

48. Blaise Pascal, *Les Pensées de Pascal [op. posth.]*, éd. Jean Mesnard (Paris, 1976), p.146. Voir aussi les analyses, devenues classiques, de Paul Bénichou, *Morales du Grand Siècle* (Paris, 1948).

tragique de l'existence. Mme d'Arconville s'interroge-t-elle, par exemple, '[s]ur la bouderie'? C'est alors en moraliste qu'elle analyse ce défaut, dont le principe serait 'cet insupportable *moi*'⁴⁹ qui est toujours 'la cause primordiale de toutes nos pensées et de toutes nos actions', qui 's'attache à nous imperturbablement, pour nous tourmenter, nous rendre malheureux et presque toujours ridicule'.⁵⁰ Se fait-elle historienne? Elle soutient encore, comme elle le fait dans son *Histoire de François II* (1783), que l'amour-propre est 'naturel à tous les hommes', avant d'assurer plus loin que l'intérêt personnel est le 'grand mobile et presque l'unique de tous les sentiments et de toutes les actions des hommes'.⁵¹ Dans ses textes autobiographiques, enfin, la conduite du récit participe elle aussi d'un remarquable effort de discernement moral, l'écriture s'efforçant justement de débusquer, dès le plus jeune âge, 'les détours cachés qu'emprunte l'amour-propre d'un moi qui [...] ne cherche qu'à s'attirer la considération', comme le relève Marc André Bernier plus loin dans cet ouvrage.⁵²

Faudrait-il en conclure, dès lors, que la pensée morale de Mme d'Arconville serait restée étrangère à l'entreprise de réhabilitation du moi, qui fut assurément l'une des tâches les plus emblématiques de la philosophie des Lumières? Malgré les réfutations de Pascal, accusé par Voltaire d'écrire 'contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jésuites', aurait-elle persisté, à la manière de 'ce misanthrope sublime', à dire 'éloquemment des injures au genre humain'? A l'exemple des philosophes, la voit-on, au contraire, 'prendre le parti de l'humanité'?⁵³ A vrai dire, il ne lui arrive jamais de se réclamer des thèses introduites par certains philosophes en faveur d'une sensibilité humaine dont l'activité irréfléchie serait, comme chez Rousseau, naturellement morale en raison de sa capacité à entraîner spontanément les cœurs à la sympathie ou à la compassion, à la bienveillance ou à la pitié. Bien au contraire, dans un essai consacré à la bienfaisance, elle soutient que cette qualité ne peut 's'élever jusqu'à la vertu' que dans les cas où 'elle est fondée sur des principes de religion et de piété', tant et si bien que 'l'homme n'y entre pour rien et le chrétien seul en a tout le mérite'; de fait, si l'on examine l'homme seul et sans Dieu, on s'aperçoit aussitôt que le 'véritable motif d'un grand nombre d'actes de bienfaisance' n'est autre que 'la vanité, l'amour-propre, l'intérêt, la bassesse et même le crime'.⁵⁴ A

49. C'est Mme d'Arconville qui souligne.

50. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur la bouderie', *PRA*, vol.2, p.299.

51. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Histoire de François II*, p.v et xiii.

52. Sur ce point, voir, ci-dessous, Marc André Bernier, 'Le sourire de la raison: ironie, art de dire et connaissance de soi chez Madame d'Arconville', p.111-20.

53. Voltaire, *Lettres philosophiques* (Amsterdam, E. Lucas, 1734), p.1-2.

54. 'Sur la bienfaisance', *PRA*, vol.2, p.233-34.

l'évidence, ces thèses procèdent davantage de la théologie augustinienne de la Grâce que d'une philosophie morale apercevant dans la sensibilité humaine le principe d'un mouvement naturel d'identification aux sentiments d'autrui et, par conséquent, la promesse d'une société des cœurs.

Pourtant, Mme d'Arconville appartient pleinement au siècle des Lumières. Sa pensée incarne même l'une des figures les plus représentatives de son temps, du moins si l'on consent à l'inscrire, suivant l'expression de Jean Dagen, dans un 'siècle de deux cents ans', c'est-à-dire au sein d'une époque qui, entre la fin des guerres de religion et la Révolution, s'est construite à partir de ces trois références dominantes que constituent les modèles antique, chrétien et scientifique.⁵⁵ Qu'il s'agisse de pratiques esthétiques, de pensée morale ou de science, chaque fois, la vitalité inventive du dix-huitième siècle tient, en effet, à des processus de création ou d'idéation qui s'emparent de formes ou de concepts, souvent issus d'une très longue tradition, pour mieux en renouveler le sens. C'est Voltaire célébrant les siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV; mais ce peut être aussi Mme d'Arconville, dont l'activité intellectuelle est portée par la même dynamique, celle que définit une capacité d'invention se ressourçant en permanence aux modèles offerts par les sagesses antiques, l'augustinisme et la révolution scientifique du Grand Siècle.

Prenons, par exemple, la question de l'amour-propre. La conception qu'elle s'en fait est, on s'en souvient, indissociable de l'augustinisme du dix-septième siècle; toutefois, elle s'infléchit parfois singulièrement sous sa plume. Qu'on en juge par ce passage de 'Sur l'amour-propre' où elle soutient que non seulement 'l'auteur de notre être en nous créant nous imprima ce sentiment pour notre conservation', mais que l'amour-propre 'pourrait même contribuer à notre bonheur si par le mauvais usage que nous en faisons nous ne le transformions pas souvent en malheur'.⁵⁶ Ici, comme l'a déjà souligné Emilie Joly, 'la corruption du cœur semble moins originelle qu'acquise au cours d'une histoire qui a perverti par degrés l'instinct de conservation primitif au profit du triomphe d'un moi orgueilleux et égoïste'.⁵⁷

Autrement dit, Mme d'Arconville historicise l'amour-propre, suivant en cela une perspective généalogique propre au dix-huitième siècle, qui aperçoit moins en lui la marque du péché originel que le fruit empoisonné d'une civilisation dévoyée. En même temps, avec cet espoir

55. Voir Jean Dagen, 'Préface', dans *Un siècle de deux cents ans? Les XVII^e et XVIII^e siècles: continuités et discontinuités*, éd. J. Dagen et Philippe Roger (Paris, 2004), p.10-11.

56. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur l'amour-propre', p.3.

57. Emilie Joly, 'Entre analyse des cœurs et sciences des corps: la question de la corruption physique et morale chez Geneviève Thiroux d'Arconville (1720-1805)', mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, août 2013, p.13.

de voir jusqu'à l'amour-propre 'contribuer à notre bonheur', on comprend qu'entre également dans sa pensée morale cette idée si caractéristique de la philosophie des Lumières: une passion, même perverse en son principe, peut servir utilement l'humanité. En témoigne, par exemple, son 'Premier discours sur la chimie', qu'elle avait composé en guise de préface à sa traduction des *Leçons* de Peter Shaw. Alors qu'elle imagine les origines des sciences et des arts, elle explique d'abord en quoi l'amour-propre, ce 'présent dangereux, mais souvent utile, excita [...] l'envie de se distinguer', tant et si bien qu'il 'créa les arts agréables', car lui seul pouvait inspirer 'aux hommes l'envie de se faire connaître et de mériter des louanges par leurs talents et par leurs découvertes'.⁵⁸ En faisant de l'amour-propre le principe de la découverte des arts et, plus généralement, des vérités utiles, cette thèse participe assurément du vaste mouvement de réhabilitation des passions qui traverse tout le siècle des Lumières, comme le montre encore la suite de sa préface: 'Le sentiment seul de l'humanité ne suffit pas; il nous faut des besoins ou des passions à satisfaire pour nous exciter à la bienfaisance. Ces deux puissants mobiles ont gouverné le monde jusqu'à présent et le gouverneront toujours; l'esprit aiguisé par eux cherche, invente, perfectionne et fait vaincre tous les obstacles qui s'opposent à ses desseins'.⁵⁹ Suivant cette perspective, aussi bien la bienfaisance que les progrès de l'esprit dériveraient de la nature égoïste des passions humaines, puisque toute action vertueuse ou utile ne serait rien d'autre que le résultat d'un comportement moral où coïncideraient intérêt personnel bien compris et intérêt général. En outre, en travaillant à la satisfaction des besoins des sens et des passions du cœur, l'esprit invente et perfectionne, si bien qu'à la faveur de la construction du savoir qui en résulte se constitue un patrimoine collectif, susceptible de préparer la voie aux découvertes des générations futures dans un grand mouvement d'élucidation des mystères de la nature et d'appropriation graduelle de ses forces, orienté vers le bien-être de l'humanité tout entière. Ce tour nouveau qu'adopte la pensée morale de Mme d'Arconville se trouve résumé par cette réflexion, que l'on pourrait d'ailleurs placer en exergue de son travail de traductrice, puis d'auteure scientifique: 'l'amour-propre, en nous séduisant, anime notre courage dans des recherches pénibles, excite notre émulation et nous fait répondre aux vues de l'Etre suprême, en préparant la route à nos neveux et en travaillant à leur gloire, quand nous ne croyons travailler que pour la nôtre'.⁶⁰

58. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Premier discours sur la chimie', dans *Mélanges de littérature, de morale et de physique* (Amsterdam, 1775), t.3, p.88-89.

59. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Premier discours sur la chimie', p.91.

60. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Discours préliminaire du traducteur', dans Peter Shaw, *Leçons de chymie* (Paris, Jean-Thomas Hérissant, 1759), trad. M. G. C. Thiroux d'Arconville, p.lxxx.

En somme, si sa critique de l'amour-propre suppose une anthropologie pessimiste d'ascendance augustinienne, elle se double pourtant d'une entreprise de réhabilitation qui, en parfait accord avec l'esprit des Lumières, fait de ce ressort primordial de la nature humaine le principe de la plupart des progrès qu'ont faits les sciences au cours des siècles. C'est ainsi que, comme très souvent chez Mme d'Arconville, entrent en dialogue des conceptions hétérogènes qui, elles-mêmes, renvoient à la polygénèse d'une œuvre où s'entremêlent autant les contributions successives de deux siècles de philosophie morale que les apports croisés des lettres et des sciences. Dans ce contexte, on constate à quel point la quinzaine d'années au cours desquelles, en plus de ses travaux littéraires, elle s'est consacrée à l'activité scientifique semble avoir été l'occasion d'une prise de conscience irréversible. Son 'besoin de faire', qu'elle continue d'évoquer constamment dans ses derniers textes, à plus de quatre-vingt ans, a trouvé là, soudain, l'occasion de participer utilement à la transformation du monde. En ce sens, sa pratique de l'anatomie ou de la chimie est indissociable non seulement de la science des Lumières, mais encore d'une économie morale qui, elle-même, s'organise autour de la figure de toutes ces 'âmes assez bien nées pour faire consister leur bonheur à se rendre utiles à leurs semblables', en se donnant pour but 'la conservation et [le] soulagement des hommes'.⁶¹

Ailleurs, dans la préface à son *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction* que l'on pourra lire plus loin dans cet ouvrage, elle célèbre encore 'cet instinct heureux, fortifié par les principes d'humanité et de bienfaisance, qui a formé les Newton, les Stahl, les Boerhaave, les Winsløw, les Haller, et plusieurs autres qui se sont distingués et qui se distinguent encore par leur amour pour les sciences qui peuvent être les plus avantageuses à l'humanité'.⁶² Aussi toute une part de sa pensée morale s'épanouit-elle dans le tableau épique offert par l'histoire de l'esprit humain, marquée par les efforts consentis par tous ces savants que porte l'ambition de forcer 'la nature de se dévoiler à nos yeux' et qui participent à une marche triomphale vers la connaissance, cette 'course rapide dont on ne voit plus de borne que l'infini'.⁶³

Mme d'Arconville se conçoit sans doute elle-même comme partie prenante de cette grande aventure où s'interpellent et se confortent exigence d'élévation morale et sens de l'utilité publique. Aux 'cris de l'ignorance, de l'injustice et surtout de l'envie', qui pourraient détourner d'une carrière scientifique, elle oppose avec constance cet 'amour du bien public' qui 'doit l'emporter, dans des âmes bien nées, sur ces

61. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Discours sur l'ostéologie', dans *Mélanges de littérature*, t.3, p.205.

62. Voir, ci-dessous, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.141.

63. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Premier discours sur la chimie', p.111.

petites'.⁶⁴ Cette morale de l'utilité qu'elle affiche dès la préface de sa première traduction scientifique, celle du *Traité d'ostéologie* de Monro, se retrouve à nouveau dans son discours préliminaire aux *Leçons de chimie*, qui se conclut sur cet appel: '[P]rofitons-en pour augmenter encore, s'il est possible, des trésors qui sont le patrimoine de tous les hommes et que tout bon citoyen doit chercher à leur rendre utile'.⁶⁵ Enfin, cette même morale que lui suggère la pratique des sciences se donne encore à lire, presque sur le mode de la confidence, dans son *Essai* sur la putréfaction: 'Le seul espoir même incertain de devenir le bienfaiteur de l'humanité est d'un si grand prix pour les âmes bien nées qu'il mérite au moins qu'on tente de le réaliser et qu'on ne saurait trop l'acheter'.⁶⁶

Avec ces 'âmes bien nées' et ces 'bienfaiteurs de l'humanité', on reconnaît les termes mêmes auxquels recourait auparavant la traductrice pour désigner les plus éminents savants et qu'elle s'applique désormais à elle-même afin de dire l'espoir qui la guide et le besoin viscéral qui, jusqu'au dernier souffle, en fera un acteur fermement engagé dans la diffusion des Lumières.⁶⁷ Au reste, la postérité devait en partie satisfaire cette aspiration qu'elle formulait sous le voile de l'anonymat. Le dix-neuvième siècle répétera à l'envi que 'Madame d'Arconville n'avait d'autre but, en écrivant, que celui de se rendre utile';⁶⁸ ou encore que le 'but que se proposait Madame d'Arconville était essentiellement d'être utile'.⁶⁹ Au seuil du vingt-et-unième siècle, c'est également cette morale de l'utilité dont cette édition entend éclairer la genèse, en réunissant dans un même ouvrage deux de ses grands textes autobiographiques et la préface de son *Essai*, de manière à mieux comprendre et à mieux souligner comment, chez elle, le mouvement créateur de la pensée suppose toujours l'impact décisif qu'aura eu la pratique de la science.

ii. Instabilité des identités et nature en fermentation

De fait, si la présidente a prudemment inauguré sa carrière de femme de lettres en proposant d'abord des traductions ou des essais de morale, genres où l'ambition féminine pouvait plus librement s'affirmer, l'examen attentif de la chronologie permet de soutenir que, dès les

64. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Discours sur l'ostéologie', p.197.

65. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Discours préliminaire du traducteur', p.xciv.

66. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.150.

67. Les pages qui précèdent sont très largement inspirées d'un texte inédit de M.-L. Girou Swiderski, 'La science rédemptrice ou l'amour-propre réhabilité' (communication présentée dans le cadre du Congrès de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, London, Ontario, 17 octobre 2013).

68. F. B. Briquet, *Dictionnaire historique*, p.13.

69. A.-V. Arnault *et al.*, *Biographie nouvelle des contemporains*, t.1, p.234.

années 1750, la tentation scientifique devient, pour ainsi dire, le ferment de sa pensée. C'est ce que montrent notamment les préfaces sur lesquelles s'ouvrent ses traductions scientifiques et qui sont l'occasion d'approfondir quelques-uns des grands thèmes – souci de l'utilité publique, culte de la vérité et de l'exactitude – qui vont structurer ses œuvres ultérieures, historiques ou même romanesques. Surtout, dans ce contexte où s'infléchit l'ensemble de sa réflexion morale, c'est non seulement l'idée d'amour-propre qui se trouve affectée, mais encore l'ensemble de l'appareil conceptuel que requiert le travail des moralistes depuis Montaigne. Voilà ce dont témoigne notamment le destin que connaît, chez elle, une autre notion centrale de la pensée classique, celle de *caractère*.

De nos jours, on connaît beaucoup mieux le rôle que jouait cette notion qui, au même titre que celle d'amour-propre, servait de socle à l'anthropologie classique. L'avare représenté par Molière sous la figure d'Harpagon ou encore l'hypocrite sous celle de Tartuffe: voilà des exemples de caractères où se fixaient les traits d'une identité immuable que déterminait une typologie des comportements moraux fonctionnant un peu à la manière d'une classification des espèces végétales ou animales.⁷⁰ Dans ce contexte, à la suite de Théophraste, puis de Molière ou de La Bruyère, la tâche du moraliste consistait à répertorier des marques distinctives à partir desquelles on regroupait les hommes et les femmes en familles et en espèces, tant et si bien que le caractère était, comme l'observe Louis Van Delft, 'cette sorte de poinçon' que l'on appliquait sur les individus et qui les rendait 'à jamais identifiables, déchiffrables, *lisibles*'.⁷¹ En ce sens, si le caractère offrait l'immense avantage d'assigner une forme invariable et aisément reconnaissable au moi, au même moment, il le stabilisait, le fixait et le typifiait, chaque individu devant entrer dans un espace parfaitement cloisonné qui correspondait à son 'lieu moral',⁷² lequel devenait, de ce fait, sa vérité.⁷³

Or, même si l'essentiel de la tradition moraliste reste toujours très vivace chez Mme d'Arconville, l'entreprise de connaissance de soi qui anime l'ensemble de son œuvre la conduit rarement à considérer les individus en fonction de formes immuables dont les contours seraient clairement définis par les catégories génériques de la caractériologie classique. Certes, il peut parfois lui arriver de se livrer à des études de caractères et, en parfait accord avec les règles de ce genre, de

70. Voir Bérengère Parmentier, *Le Siècle des moralistes: de Montaigne à La Bruyère* (Paris, 2000), p.115-16.

71. Voir Louis Van Delft, *Littérature et anthropologie: nature humaine et caractère à l'âge classique* (Paris, 1993), p.42; c'est l'auteur qui souligne.

72. L. Van Delft, *Littérature et anthropologie*, p.42.

73. Voir L. Van Delft, *Le Moraliste classique: essai de définition et de typologie* (Genève, 1982), p.149.

portraiture l'envieux ou le crédule, l'esprit dominateur ou chagrin.⁷⁴ Toutefois, chez elle, le caractère renvoie le plus souvent à une réalité instable, voire à une forme changeante et mouvante qui tient son inconstance de la nature et dont l'intuition lui vient, là encore, de sa pratique de la science et, en particulier, de la chimie.

En 1760, dans son tout premier essai de réflexion morale, elle observe tantôt que le 'hasard décide souvent de nos vertus et de nos vices', de sorte que Lucrèce aurait peut-être été 'une femme galante, si son mari lui eût déplu et qu'elle fût née avec un goût violent pour les hommes'; tantôt à quel point 'peu de gens ont un caractère', ne serait-ce que dans la mesure où 'il n'y a presque personne qui ait un sentiment à soi indépendant des circonstances'.⁷⁵ De même, dans les manuscrits autobiographiques rédigés à la fin de sa vie, si elle rappelle qu'au moment du décès de sa mère, la très vive affliction éprouvée par son père 'fit grande pitié' à la fillette qu'elle était, elle ajoute aussitôt: 'les impressions de l'enfance [...] sont peu durables, je ne pensai bientôt plus qu'à m'amuser du peu de *joujoux* que j'avais'.⁷⁶ Au surplus, il n'y pas que les façons de sentir d'un individu qui fluctuent au gré des circonstances: il y a encore l'identité, souvent tout aussi incertaine, des êtres eux-mêmes, comme le souligne la préface de 1766 à son *Essai* sur la putréfaction. En effet, même si tout le monde convient que 'le règne minéral n'est ni le règne végétal, ni le règne animal', il n'en demeure pas moins qu'il est extrêmement difficile, voire impossible de distinguer 'les bornes qui séparent chaque genre', tant et si bien que 'les plus grands naturalistes sont souvent embarrassés pour assigner précisément le règne dans lequel on doit ranger certains individus'.⁷⁷ Suivant le même esprit, lorsqu'elle s'intéresse à la botanique, cette science qui doit tant à la taxinomie, Mme d'Arconville 'ne dit rien [des] systèmes de classification' les plus accrédités, ceux de Tournefort ou de Linné par exemple, se plaissant plutôt à défaire les catégories au profit, comme le montre Sarah Benharreh dans les pages qui suivent, d'une 'botanique rocaille'.⁷⁸ Or, si les frontières entre diverses espèces ou différents règnes

74. Voir, en particulier, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur différents caractères', *PRA*, vol.9, p.312-27.

75. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Pensées et réflexions morales*, p.115, 158 et 183. On retrouve la même idée exprimée dès l'incipit de l'un de ses romans: 'Les circonstances où nous nous trouvons influent si fort sur nos vertus et sur nos vices qu'on est peut-être aussi injuste, soit qu'on loue, soit qu'on blâme' (*Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, Paris, Lacombe, 1767, p.1-2).

76. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', p.41 (souligné dans le texte).

77. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.142.

78. Sarah Benharreh, 'L'anti-Tournefort, ou la botanique d'une paresseuse', p.211-20.

sont si difficiles à assigner, c'est dans la mesure où la nature, comme le remarque Mme d'Arconville dans 'Sur l'éducation', 'ne produit pas deux individus parfaitement semblables l'un à l'autre dans le physique comme dans le moral' et que 'ce défaut de conformité existe dans tous les êtres'.⁷⁹

En ce sens, toute l'œuvre de Mme d'Arconville jette un jour inattendu non seulement sur la manière dont la tradition moraliste héritée du Grand Siècle s'est métamorphosée au siècle suivant, mais encore sur les conditions intellectuelles qui ont participé à l'avènement de ce que Sarah Benharrech appelle fort justement une 'pensée morale de la transformation', elle-même adossée à une ontologie et à 'une anthropologie de l'ondoyant'.⁸⁰ A cet égard méritent très certainement l'attention les considérations sur lesquelles s'ouvre un essai figurant dans ses *Pensées, réflexions et anecdotes* et qui, justement, s'intitule 'Des caractères':

J'ai dit [...] que le caractère était très rare, que ce qui le prouvait, c'était que la plupart des hommes n'avaient point d'avis qui leur fût propre et que les circonstances déterminaient leurs opinions; mais en examinant cet objet, que je n'avais point assez approfondi, je crois, qu'ainsi que La Bruyère dans ses *Caractères de Théophraste*, on pourrait envisager ce sujet tout autrement.

Par la même raison qui nous prouve [...] qu'il n'exista pas deux feuilles qui se ressemblent parfaitement, il en était de même de tous les individus. Je crois donc pouvoir dire avec vérité que chacun possède ce qui peut porter à mon gré le nom de caractère.

La Bruyère [...] nous a présenté des portraits en tous genres, qui nous dépeignent des caractères sans nombre et nous prouvent jusqu'à quel point nous sommes différents les uns des autres. Que dis-je, nous sommes si éloignés de nous ressembler dans tous les instants de notre vie, que du soir au matin, nous changeons cinq ou six fois de manière d'être, de pensées et même de fantaisies.⁸¹

Ce texte important appelle plusieurs commentaires. Premièrement, si le titre de cet essai semble annoncer une démarche classique et, par conséquent, typologique, sa lecture déjoue d'emblée cette attente. De fait, la pluralité des caractères qu'annonce ce titre renvoie non plus à une typologie descriptive procédant selon une méthode de réduction des individualités, mais à des réalités psychiques ondoyantes, qui supposent une multiplicité infinie d'individus dissemblables dont il est impossible de subsumer l'identité mouvante et fluctuante en faveur de catégories générales. Deuxièmement, Mme d'Arconville lit La Bruyère comme s'il s'agissait de Montaigne. L'auteur des *Caractères* ne lui inspire nullement le projet, qui était pourtant le sien, de relever des marques distinctives pour mieux trier les hommes et les femmes en classes et en types; elle affirme

79. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur l'éducation', *PRA*, vol.1, p.212-13.

80. S. Benharrech, *Marivaux et la science du caractère*, *SVEC* 2013:06, p.286.

81. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Des caractères', *PRA*, vol.7, p.36-38.

plutôt la nature capricieuse et inconstante du moi qui, comme l'assurait déjà l'auteur des *Essais*, ‘va trouble et chancelant’, changeant et variant ‘de jour en jour, de minute en minute’.⁸² Troisièmement, ces réflexions, qui rappellent moins l’idée classique de caractère qu’elles n’annoncent celle, beaucoup plus moderne et dynamique, de personnalité, sont enfin destinées à introduire une galerie de portraits qui, bien loin d’illustrer différents caractères, celui du flatteur ou de la coquette, du fat ou du jaloux, s’attache au contraire à rendre des individus dont l’identité demeure, au final, profondément énigmatique et insaisissable. Qu’on en juge d’après ce premier portrait d’un couple d’amants :

Quoi qu’on en dise sur les caractères, ils dépendent tellement des circonstances où on est placé et des passions qu’on éprouve [...] qu’à peine est-on en état de se reconnaître. J’ai connu par exemple deux êtres très aimables qui, s’étant épris l’un pour l’autre de la passion la plus vive et la plus tendre, ne vivaient que par elle et pour elle. [...]

Ce sentiment si prononcé [...], ils croyaient fermement qu’il existerait jusqu’à leur dernier souffle; cependant il s’est usé avec le temps, sans avoir aucun sujet de se plaindre l’un de l’autre [...], leur passion si tendre s’est éteinte par degrés. L’amant, sans être amoureux d’une femme qu’on lui a proposée en mariage, l’a épousée, et sa maîtresse en eût peut-être fait autant si elle n’eut pas eu un mari.

On ne peut disconvenir que, pendant l’espace de temps qu’a duré leur passion, elle avait formé en eux un caractère tout différent de celui qu’ils avaient avant qu’il eût été guidé par leur cœur.⁸³

Il n’y a nulle morale à cette histoire, dans la mesure où ne s’y affirme aucun caractère, hormis celui, extrêmement mobile, que confère le mouvement changeant et imprévisible des passions. Mais voici une seconde histoire, celle d’un étonnant mari qui, là encore, n’incarne aucun caractère (p.60-62):

Sa femme ayant atteint l’âge qui lui permettait de vivre avec elle, ils habitèrent ensemble sans s’aimer ni l’un ni l’autre; mais comme elle [...] avait assez d’agrément dans la société, elle trouva un jeune homme, l’ami le plus cher de son époux, qui parvint à lui plaire. Son mari n’étant point d’un caractère jaloux, ils ne prenaient aucun soin de cacher leur intrigue [...]. Comme il n’avait [...] aucun principe de pudeur et d’honnêteté, quoiqu’il ne fût pas libertin, il imagina un jour, étant à la campagne avec plusieurs personnes, de leur faire la plus étrange proposition. Sa femme, étant incommodée, s’était couchée de bonne heure, il s’approcha de la porte de la chambre et feignit de prendre le son de voix de son amant, dans l’espérance qu’elle lui ouvrirait; mais ce fut en vain, car il est probable qu’elle était seule dans son lit: il faut convenir qu’une pareille extravagance n’a passé par la tête de qui que ce soit.

82. Montaigne, ‘Du repentir’, p.351.

83. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Des caractères’, p.53-57.

Ni jaloux, ni libertin, ce mari se travestissant en amant est d'une nature fantasque qui se laisse malaisément appréhender, tant et si bien que, dans un essai pourtant consacré à des études de caractères, tous les portraits se concluent de même: voilà bien une extravagance qui n'a point d'autre exemple, voilà bien un 'homme étrange [qui] changeait de caractère six ou sept fois par jour' (p.63). Partout et toujours, en somme, tous ces portraits ne tendent qu'à prouver 'combien cette grande variété de caractères existe réellement suivant les circonstances' (p.39) qui, elles-mêmes, sont infinies. Que penser, dès lors, des caractères, si ce n'est qu'

il est bien difficile en effet de les classer et même de leur donner des noms. Hélas, ils n'en ont point, car les humains en général sont si différents d'eux-mêmes selon leur position, qu'il leur serait peut-être impossible de donner une idée claire et nette de ce qui se passe au fond de leur âme dans le courant d'une journée et même de rendre compte des principes qui les font agir dans plusieurs circonstances: il n'y a de certain en eux que l'amour-propre, qui est la base primordiale de toutes nos actions [...].

Je suis d'autant plus sûre de ce que je viens d'avancer que je me surprends tous les jours dans cette inconstance que j'ose reprocher à mes concitoyens.⁸⁴

Bref, une fois acquise cette idée suivant laquelle l'empire qu'exerce l'inconstance ruine toutes les prétentions de la caractériologie classique à fixer des identités susceptibles d'éclairer le mystère des cœurs, il reste enfin à comprendre à quoi tient cette inconstance.

Sur ce point essentiel, la réponse de Mme d'Arconville semble double. Le problème que soulève la mobilité des caractères se pose d'abord en termes, dirions-nous aujourd'hui, sociologiques. C'est que les caractères se développent suivant l'état, la naissance et les différentes circonstances où les hommes se trouvent', de sorte qu'un 'paysan ne peut avoir le caractère d'un homme du peuple' et 'celui du bourgeois ne peut avoir la moindre ressemblance avec celui d'un homme de qualité'.⁸⁵ Mme d'Arconville, toutefois, n'a guère approfondi ces intuitions. Comme on sait, il reviendra essentiellement à la dernière génération des Lumières de prolonger ces perspectives, en élargissant le cadre de l'analyse morale de manière à faire de la connaissance de soi, cette forme supérieure de la sagesse classique, une science plus vaste dont le domaine sera appelé à s'étendre jusqu'aux influences qu'exercent les déterminations sociales, politiques et historiques sur les mouvements les plus intimes du cœur et de l'esprit.⁸⁶

Quoi qu'il en soit, l'inconstance des caractères paraît davantage

84. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Des caractères', p.76-78.

85. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Des caractères', p.75-76.

86. Sur ce point, voir, entre autres, l'introduction à *La Raison exaltée: études sur 'De la littérature' de Madame de Staël*, éd. Marc André Bernier (Paris, 2013).

procéder, chez Mme d'Arconville, de celle de la nature elle-même, comme le montrent d'ailleurs plusieurs autres essais de ses *Pensées, réflexions et anecdotes*. Par exemple, dans un texte comme ‘Sur la constance et l'inconstance’, tout l'argument développe l'idée centrale suivant laquelle ‘l'inconstance est innée en nous’, dans la mesure où il s'agit d'un ‘penchant de la Nature’.⁸⁷ Cette thèse, surtout, s'affiche radicalement naturaliste: ‘Il ne dépend pas plus de nous d'être constants que d'avoir un bon estomac’, si bien que, ‘sans nous mépriser, nous pouvons nous avouer que nous sommes inconstants, parce que nous sommes des hommes et non pas des anges’.⁸⁸ Au reste, cette posture est, comme on sait, très fréquente au dix-huitième siècle; pour la défendre et l'illustrer, Mme d'Arconville en appelle à quelques auteurs, citant essentiellement des poètes, Quinault, mais aussi ces vers de Charles-Simon Favart, tirés de son opéra *Don Quichotte chez la duchesse*:

Eh! pourquoi rougir de changer
Tout change dans la nature.⁸⁹

L'inconstance de toutes choses n'est pas seulement un thème cher aux poètes: libertins et philosophes des Lumières l'ont sans cesse repris et approfondi, suivant un esprit proche de celui qui inspire l'article que Diderot consacre à cette question dans l'*Encyclopédie*, lorsqu'il écrit notamment que ‘l'inconstance est nécessaire’, dans la mesure où elle s'inscrit dans l'ordre des ‘choses du monde’.⁹⁰

Mme d'Arconville, cependant, n'apprécie guère les philosophes en général et, encore moins, les libertins, si bien qu'on ne saurait évidemment soutenir que la conception radicalement naturaliste qu'elle se fait de l'inconstance lui viendrait de l'ascendant que leur lecture aurait exercé sur elle. Ses sources sont à chercher ailleurs, sans doute d'abord chez les moralistes eux-mêmes, qu'il s'agisse de Montaigne – dans un texte comme ‘De l'inconstance de nos actions’ – ou encore de La Rochefoucauld, qui envisage l'amour-propre comme un mouvement perpétuel dont ‘l'inconstance’ est à l'image de la nature entière, ‘le flux et le reflux’ des vagues de la mer en offrant même la plus ‘fidèle expression’.⁹¹ Mais ce thème repris des moralistes joue un rôle d'autant plus séminal dans la pensée de Mme d'Arconville qu'il correspond,

87. M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur la constance et l'inconstance’, *PRA*, vol.1, p.62 et 60.

88. M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur la constance et l'inconstance’, p.64-65.

89. M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Sur la constance et l'inconstance’, p.63.

90. Denis Diderot, ‘Inconstance’, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, éd. Jean Le Rond D'Alembert et Denis Diderot, 35 vol. (Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 1751-1780), t.8, p.654.

91. François de La Rochefoucauld, *Réflexions diverses* [1678], suivies du *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même* et des *Remarques de Christine de Suède sur les Maximes*, éd. Jacques Truchet (Paris, 1967), p.285.

encore et surtout, à la thèse d'une nature toujours en fermentation, qu'il convient justement à envisager son travail de chimiste. Voilà, du moins, la position que défend avec vigueur la préface sur laquelle s'ouvre son *Essai*:

C'est particulièrement à l'étude de la fermentation, de ses différents degrés, et surtout à celui de la putréfaction, que nous sommes redevables d'un très grand nombre de connaissances utiles. [...] C'est pour ainsi dire la *clé* de toutes les autres et l'histoire de la nature entière. Tout ce qui a vie [...] est soumis à son pouvoir. [...] Toute la nature y tend par des progrès plus ou moins sensibles [...]. Dès qu'un corps organisé n'acquiert plus, il s'avance à pas plus ou moins rapides vers sa destruction. On peut donc regarder la putréfaction comme le vœu de la nature et les deux degrés de fermentation qui la précède comme ses préliminaires. A peine un enfant a-t-il atteint l'âge de la puberté, qu'en acquérant des forces, il perd de la délicatesse de ses traits et de la fraîcheur de son teint. [...] Mais comme la nature est aussi féconde qu'ingénieuse dans ses productions, elle ne paraît détruire que pour créer de nouveau [...]. Par ses soins vigilants, rien n'est anéanti, tous les genres se prêtent un secours mutuel et passent successivement d'un règne à l'autre.⁹²

Ce texte annonce assurément le principe de conservation de la masse qu'énoncera Lavoisier quelques années plus tard, et suivant lequel une réaction chimique signifie essentiellement une réorganisation d'atomes préexistants. En même temps, il fait surtout de l'étude de la fermentation et de la putréfaction un modèle à partir duquel doit se construire une interprétation globale de la nature et qui, pour l'essentiel, exige d'apprehender les choses en fonction d'un *potentiel de transformation*. Autrement dit, ‘tous les genres’ pouvant passer ‘successivement d'un règne à l'autre’ par-delà les distinctions habituelles entre le minéral, le végétal et l'animal, la nature ne saurait se concevoir sans un processus de fermentation perpétuel qui inscrit le mouvement dans l'intimité de tous les êtres vivants, voire de la matière elle-même. Prenons, par exemple, le moût transformé en vin. Il produit, explique Mme d'Arconville, ‘cet esprit subtil et inflammable, dont on ne pouvait même apercevoir aucun vestige avant que la nature lui eût imprimé le mouvement qui seul pouvait lui donner son dernier degré de perfection’. Surtout, à l'occasion de ce processus de ‘fermentation spiritueuse’, il semble que la nature donne, ‘dans une de ses opérations les plus parfaites[,] l'image de la vie humaine’.⁹³

92. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*’, p.146. C'est l'auteure qui souligne.

93. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, ‘Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*’, p.149. Ce développement reprend, presque à la lettre, un passage de la préface de Mme d'Arconville à Peter Shaw, *Leçons de chymie*, p.xliii.

Science des opérations et des processus, la chimie impose, en ce sens, l'usage d'un langage, lui-même indissociable d'un imaginaire conceptuel qu'anime l'idée d'une nature en mouvement, composée de substances agissant sans cesse les unes sur les autres. Or, en suggérant à Mme d'Arconville une pensée de la transformation et du mouvant, la pratique de la chimie nourrit l'intuition d'une inconstance fondamentale des êtres dont se font l'écho l'ensemble de son œuvre et, en particulier, la réflexion morale et le récit de soi. Par exemple, dans ses textes autobiographiques, le lecteur verra partout évoquée cette 'tête si active', véritable leitmotiv qui associe la petite Geneviève de l'*'Histoire de mon enfance'* – et, plus généralement, la genèse du moi – à la création permanente d'identités factices et éphémères, comme le montre, entre autres, cette anecdote fort amusante:

Le besoin que j'avais d'avoir la tête occupée y créait toujours des châteaux en Espagne qui l'alimentaient; j'en formai un qui m'amusa assez longtemps. Je me fis naître de parents si pauvres qu'ils me firent vendeuse d'allumettes pour me faire subsister; mais j'étais née si belle qu'un gros marchand de la rue Saint-Denis s'éprit de moi, m'épousa et me fit de grands avantages. Il mourut peu de mois après notre mariage: ma beauté, par le bien-être dont je jouissais, ne fit que s'accroître, elle donna dans la vue d'un homme bien supérieur pour l'état et pour la fortune à l'époux que j'avais perdu.

Je fais grâce à mes lecteurs du détail de tous les mariages que j'ai contractés en peu d'années, jusqu'à lheureux moment où je parvins enfin à devenir reine.⁹⁴

Dans ce récit, l'activité incessante de l'esprit associe perpétuellement à l'idée que l'on se fait de soi des identités fictives et fluctuantes, instables et changeantes. Ce phénomène moral mérite d'autant plus l'attention que, comme l'écrit Mme d'Arconville dans 'Sur les projets', 'nous sommes tous des enfants jusqu'aux portes du tombeau', dans la mesure où l'existence de chacun se passe, pour l'essentiel, à se bercer 'de chimères qui ne se réalisent presque jamais'.⁹⁵ Certes, ces chimères ne pourraient bien être que des illusions derrière lesquelles se dissimulerait une identité ou un caractère véritables que voilerait des simulacres trompeurs engendrés par l'imagination et si prompts à séduire l'amour-propre. Pourtant, ce moi qui se réinvente constamment dans les fictions qu'enfante l'imagination trouve, dans ces chimères mêmes, une vérité, comme Mme d'Arconville le souligne à nouveau dans '*Histoire de mon enfance*', alors qu'elle remarque, à propos de ses premières expériences de lecture, à quel point les œuvres d'imagination et, surtout, les romans créèrent en elle 'de nouvelles idées, de nouveaux

94. Voir M. G. C. Thiroux d'Arconville, '*Histoire de mon enfance*', p.64.

95. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur les projets', *PRA*, vol.6, p.357.

sentiments et une nouvelle existence'.⁹⁶ Au reste, il faut d'autant plus se persuader de ce statut éminent qu'occupe la fiction dans l'économie générale de la personnalité que l'histoire offre de nombreux exemples de ces 'idées romanesques' et capricieuses dont s'entiche l'imagination pour ensuite parvenir, sur cette base, à réinventer un destin, voire à transformer le monde réel. Sur un ton qui rappelle Diderot, n'observe-t-elle pas que 'des événements incroyables [...] nous ont appris qu'on ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait où l'on va'?⁹⁷

En somme, de même qu'une histoire de la putréfaction exigeait d'envisager les choses en fonction de leur potentiel de transformation, une étude de l'être moral commande, à son tour, de ne pas enfermer les individus dans des identités définies. Elle réclame, bien au contraire, de considérer ceux-ci en fonction tantôt des circonstances où se forgent leur existence et leur destinée, tantôt des fictions qui, le plus souvent, font tenir leur caractère à des imaginations chimériques. Dans tous les cas, les identités restent transitoires et fluctuantes, dans la mesure où elles résultent d'une combinatoire instable, soit entre les éléments constitutifs de la matière organique, soit entre les songes fugitifs dont s'enchante le moi. Surtout, cette conception dynamique de la nature manifeste un sentiment aigu de la complexité des choses et des êtres, qui doivent à leur inconstance même d'échapper aux efforts qu'avaient déployés les typologies classiques – et essentialistes – pour en fixer le sens en réduisant la diversité des caractères à une structure figée dans l'espace d'un tableau. Aussi Mme d'Arconville représente-t-elle, en ce sens, un exemple particulièrement éloquent de la manière dont se transforme la tradition moraliste au siècle des Lumières et, notamment, du rôle inspirateur que joue la chimie dans cette évolution qui, en invitant à concevoir les individus en fonction de leur potentiel de transformation, conduira à l'invention des sciences humaines au seuil du dix-neuvième siècle.

iii. Un idéal de sociabilité

Chez Mme d'Arconville et, plus généralement, chez plusieurs des représentants les plus éminents de la philosophie des Lumières, les leçons que dispense la chimie ont eu pour conséquence de détourner les esprits d'une représentation statique de l'ordre de la nature, que la mécanique classique avait contribué à accréditer en ramenant la diversité des faits expérimentaux à des lois mathématiques constantes. À rebours de cette tendance, elles incitent plutôt à concevoir l'ordre

96. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Histoire de mon enfance', p.70.

97. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur les projets', p.358.

naturel comme une combinaison instable d'éléments, constituée de 'matières hétérogènes' et sujette à 'une infinité de manières différentes possibles d'être',⁹⁸ comme l'écrit Diderot dans ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Or, à cette nature devenue processus correspond, dans l'ordre des réalités morales, une conception dynamique du moi, désormais envisagé en termes d'activité, avec ses conséquences inévitables d'attrait pour le changement, la nouveauté et l'agitation des passions, mais aussi de crainte envers ce que Locke appelle, dans son *Essai sur l'entendement, l'uneasiness, c'est-à-dire l'inquiétude*, le malaise ou l'ennui où se trouve exposée l'âme livrée au repos.⁹⁹

Toute la réflexion morale de Mme d'Arconville s'enracine dans ce nouveau cadre, à la fois épistémologique et anthropologique, qui la fait notamment s'écartez de l'idéal d'ataraxie qu'avait cultivé la sagesse antique et au nom duquel l'âme devait aspirer à une tranquillité qui, à dire vrai, n'est ni possible ni même souhaitable. Au seuil de sa carrière de femme de lettres, ses *Pensées et réflexions morales* n'affirmaient déjà rien d'autre et tiraient même une véritable éthique du travail de cette méditation sur l'occupation à laquelle entraîne la nature même de l'âme. Le travail, insiste-t-elle, est en effet 'le spécifique universel pour tous les maux auxquels notre âme est nécessairement assujettie, la crainte, le chagrin et l'ennui. Le plaisir nous distrait, mais il ne nous occupe pas'.¹⁰⁰ A la fin de sa vie, évoque-t-elle la mélancolie et les charmes d'une retraite paisible, qu'accompagnent ces 'moments délicieux ignorés de ceux qui ne connaissent que les plaisirs bruyants du monde'? C'est pour mieux rappeler aussitôt 'les dangers' dont cette disposition 'est souvent la source' et auxquels elle oppose la nécessité absolue d'une occupation, 'non cette occupation frivole qui n'a pour but que des objets peu intéressants en eux-mêmes et qui ne remplissent l'esprit que de bagatelles, mais des occupations sérieuses et réfléchies, telles que l'étude soit de l'histoire, soit des langues ou des arts'.¹⁰¹ Cette exigence si chère à la pensée morale des Lumières traverse tout le siècle.

Dès 1719, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, l'abbé Dubos observait justement que 'l'un des plus grands besoins de l'homme est celui d'avoir l'esprit occupé', car 'l'ennui qui suit bientôt l'inaction de l'âme est un mal si douloureux pour l'homme qu'il entreprend souvent les travaux les plus pénibles, afin de s'épargner la peine d'en être

98. Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, dans *Oeuvres de Diderot*, éd. Jacques André Naigeon, 15 vol. (Paris, Desray et Déterville, 1798), t.3, LVIII, p.344.

99. Voir John Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. Pierre Coste (Amsterdam, J. Schreuder et Pierre Mortier le Jeune, 1755), Livre II, ch.XXI, §35-36, p.195 et suiv.

100. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Pensées et réflexions morales*, p.149.

101. M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Sur la mélancolie', *PRA*, vol.1, p.100-101 et 108-109.

tourmenté'.¹⁰² Au seuil du siècle suivant, dans ‘Sur la solitude’, Mme d’Arconville affirme encore avec force que le bonheur et le repos de l’âme, auxquels le solitaire aspire en croyant les trouver dans la retraite, sont ‘hors de la nature’, dans la mesure où vivre seul expose ‘à un ennui’ qu’elle ‘regarde comme le plus grand mal moral’.¹⁰³ C’est pourquoi ‘l’homme est fait pour la société’, non ‘pour cette société forcée et habituelle, telle que celle des maris et des femmes, et des pères et mères avec leurs enfants’, mais une société d’élection, fondée à la fois sur la liberté, qui ‘est chère à tous les hommes’ et dont ‘nous ne supportons la privation qu’avec la plus grande répugnance’, et des occupations sérieuses et utiles que dictent l’inclination et le talent (p.303-305).

Dans ce contexte, le seul bonheur dont il est possible de jouir tient donc tout entier à cet idéal de sociabilité savante. Celui-ci suppose d’abord les acquis de la critique qu’ont faite les Lumières du discours de la retraite, cultivé à Port-Royal par les Solitaires du siècle précédent¹⁰⁴ et désormais contesté au nom d’une anthropologie qui considère l’activité inhérente à l’esprit et la sociabilité, indispensable à l’humanité. De ce point de vue, trop chérir la solitude représente un péril d’autant plus redoutable que la nature ‘nous punit toujours de la contrarier’.¹⁰⁵ En même temps, cette exigence de sociabilité ne doit pas brider la liberté. C’est ce qui explique la véhémence des critiques que formule Mme d’Arconville dans ‘Sur le mariage’ à l’endroit de cette institution, ‘joug que les lois de la religion nous impose’ et qui commande ‘une constance que la nature n’a point établie’.¹⁰⁶

Quant à l’amour, s’il répond sans doute mieux aux vœux d’une nature changeante, il induit pourtant, lui aussi, une sorte d’esclavage, puisqu’il asservit aux passions qu’allume ‘le feu de l’imagination, aliment inépuisable de celui des sens’ et qui donnent ‘aux objets qui les ont excités un pouvoir insurmontable’.¹⁰⁷ Aussi doit-on lui préférer l’amitié, cette forme d’affection ‘plus réfléchie et plus solide’, qui ne songe qu’à ‘l’avantage de l’objet de son attachement’ en voulant le ‘rendre

102. Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (Paris, Pissot, 1770), première partie, §1, p.6.

103. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Sur la solitude’, *PRA*, vol.1, p.305-306.

104. Voir, sur cette question, Bernard Beugnot, *Le Discours de la retraite au XVII^e siècle: loin du monde et du bruit* (Paris, 1996), ainsi que le célèbre mot de Pascal, qui résume l’idéal de la retraite: ‘Tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre’ (*Pensées [op. posth.]*, dans *Oeuvres complètes*, éd. Lafuma, Paris, 1963, t.8, p.516).

105. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Sur la solitude’, p.305.

106. M. G. C. Thiroux d’Arconville, ‘Sur le mariage’, *PRA*, vol.1, p.45-46. Sur ces thèses qu’illustre et défend la présidente, voir, ci-dessous, Julie Candler Hayes, ‘Réflexions sur le mariage: Mme d’Arconville et la tradition moraliste’, p.121-36 et, en particulier, p.127 et suiv.

107. M. G. C. Thiroux d’Arconville, *Des passions* (Londres, s.n., 1764), p.66.

heureux'.¹⁰⁸ En effet, l'intelligence des cœurs et des esprits dont l'amitié est le principe arrache non seulement aux dangers de la solitude, mais inspire encore un sentiment tendre et bienveillant de réciprocité qui, dans le silence des passions orageuses, dispense les biens les plus nécessaires à une vie heureuse, ceux que procurent des rapports de sociabilité apaisés. Au surplus, si l'amour détourne assurément de ses études 'un savant plein de cette passion',¹⁰⁹ l'amitié, bien au contraire, 'n'enseigne que des connaissances utiles',¹¹⁰ ce qui en fait le socle de l'idéal de vie dont Mme d'Arconville fait partout l'éloge: celui, comme le rappelle ici même Julie Candler Hayes, d'"une existence vécue en dehors du tumulte du monde, en compagnie d'amis qui partagent ses idées, et avec les moyens de se consacrer à ses projets".¹¹¹

Certes, il suffit de parcourir le troisième volume des *Passions intellectuelles* d'Elisabeth Badinter, qui s'intéresse à la volonté de pouvoir des philosophes et des scientifiques,¹¹² pour constater qu'hélas! l'harmonie rêvée par Mme d'Arconville est en grande partie illusoire, que les savants de son époque ne sont pas moins jaloux, mesquins et ambitieux que ne peuvent l'être les hommes en général. Mais on peut imaginer que, dans le cercle plus restreint des savants qu'elle a fréquentés et avec lesquels elle a travaillé – Macquer, Poulletier de La Salle ou Jussieu –, elle a pu connaître cette société des cœurs et des esprits, qu'elle évoque dans ses préfaces comme la norme d'une humanité nouvelle, passionnée de science, entièrement dévouée à ses semblables et dans laquelle elle entend tenir sa place, fût-ce anonymement et modestement, en simple historienne 'des phénomènes de la nature', comme elle se présente dans l'introduction de son *Essai* sur la putréfaction, aux côtés des 'génies faits pour créer en observant'.¹¹³

Cette communauté de sentiment et de recherche qu'inspire l'idéal du *studiosum otium* ou, si l'on préfère du loisir lettré, Mme d'Arconville lui prête, de surcroît, des douceurs et des charmes qui en font peut-être l'une des figures les plus attachantes qu'ait su revêtir la sociabilité savante au cours des derniers siècles. De fait, s'il importe tout autant d'employer le cœur et l'esprit à des activités utiles que de fuir l'agitation excessive dans laquelle jettent les passions, les occupations auxquelles convie cette forme restreinte et apaisée de sociabilité se ressentent en

108. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.139.

109. M. G. C. Thiroux d'Arconville, *Des passions*, p.46.

110. Voir, ci-dessous, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.139.

111. Voir, ci-dessous, J. C. Hayes, 'Réflexions sur le mariage: Mme d'Arconville et la tradition moraliste', p.134.

112. Voir E. Badinter, *Les Passions intellectuelles*, t.3, *Volonté de pouvoir, 1762-1778* (Paris, 2007).

113. Voir, ci-dessous, M. G. C. Thiroux d'Arconville, 'Préface à l'*Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*', p.141.

permanence de l'influence qu'exerce sur elle une culture du divertissement aristocratique, à la fois badin et enjoué. Ici, cornues ou planches d'anatomie ne sont pas reléguées à l'austérité du laboratoire, mais peuplent également l'espace convivial du salon, comme l'illustre cette anecdote si suggestive que rapporte Hippolyte de La Porte: 'Les plaisirs de la jeunesse l'intéressaient singulièrement, et on est tout étonné d'apprendre qu'une femme livrée à l'amour de la science, aimât à donner des petits bals bien gais, tout près de sa chambre à coucher et de son lit sous lequel se trouvait un squelette destiné à des études et à des démonstrations d'anatomie.'¹¹⁴

Cet espace de sociabilité, un texte comme 'Sur moi' le fait d'ailleurs revivre dans toute son originalité et toute sa fraîcheur, alors que Mme d'Arconville y restitue, jusque dans le détail de ses occupations ou de la disposition de ses diverses demeures, la vie qu'elle a su se créer, avec une grande capacité à jouir de toutes les ressources du tempérament et des plaisirs que peuvent procurer le travail, la beauté du monde et la présence d'amis fidèles. C'est que, de la pratique du travail scientifique, elle aura su aussi tirer une conception de la vie sociale. Dès le début, quand elle se contente de traduire, on la voit prendre place dans une chaîne essentielle de transmission des savoirs, au point même d'intervenir dans les textes qu'elle traduit pour en chasser les erreurs et en combler les lacunes. Mais c'est assurément le long et lent travail de laboratoire, réalisé en vue de son *Essai* sur la putréfaction, qui l'aura convaincue de la nécessité absolue de mettre en commun les lumières, tout en s'inscrivant dans la succession de ceux qui ont voulu, depuis les origines, travailler pour le bien de tous. Même quand elle brode, comme n'importe quelle femme de son temps, elle accueille avec reconnaissance la lecture que lui font les hommes de son cercle et qui lui permet de préparer déjà dans sa tête le travail du lendemain. A maints égards, qu'elle œuvre comme historienne pour partager avec le public les documents inédits que lui ont procurés ses amis bibliothécaires, ou qu'elle relaie par la traduction les œuvres poétiques, théâtrales ou littéraires en s'assurant de les rendre plus lisibles pour son public, rien n'est plus éloigné de son esprit que le splendide isolement du créateur ou du savant. C'est dans le *hic et nunc* d'une République des lettres favorisant l'échange familial et intime avec ses amis qu'elle conçoit l'activité incessante à laquelle elle se livre, sans nul doute afin de se vouer au plus grand bien de l'humanité, mais où elle puise aussi ses plus grandes jouissances.

114. H. de La Porte, *Notices et observations*, p.16.

MANUSCRIT CORRIGÉ, version finale des auteurs. La version publiée est disponible ici :
Bernier, M. A., & Girou Swiderski, M.-L. (2016). Présentation. Madame d'Arconville (1720-1805) : récit de soi et discours sur la science au siècle des Lumières. Madame d'Arconville, moraliste et chimiste au siècle des Lumières. Édition critique (pp. 1-29). Oxford: Voltaire Foundation.